

1939-1940

COMMERCY - LANDIVISIAU

votre grand-père, votre grand-mère et mes souvenirs

Thézy, novembre 2011



Le 6 Juin 1939, Papa fut pris soudain d'une violente fatigue, avec forte fièvre et maux de tête. On diagnostiqua dans les jours suivants une « fièvre typhoïde ». Cette maladie de l'intestin était à l'époque extrêmement grave : il n'existait pas de médicaments pour la combattre, les antibiotiques n'avaient pas été découverts.



La fièvre s'installa. Petit à petit la maladie s'étendit au corps entier.

Papa fut aveugle, puis sourd pendant quinze jours. Il perdit ses cheveux. Les cordes vocales furent atteintes, puis la moelle épinière. Paralysé par cette myélite il fut dans

l'incapacité absolue de se lever et de marcher. Ses jambes n'étaient plus que des os. Les pieds le faisaient horriblement souffrir. Son poids descendit à 36 kilos. Il avait 34 ans.

Papa était malade depuis trois mois lorsque, le 3 septembre 1939, la guerre éclata ! Je me rappelle cette petite phrase de Taty, ce jour là : « pauvres enfants, nous sommes dans la mouise ! ».

Commence alors la « drôle de guerre ». Pendant l'automne et l'hiver il ne se passa presque rien sur le le front hormis quelques escarmouches. Papa, au fond de son lit, luttait contre la maladie... mais avec si peu de forces ! Le bon docteur Douzain, notre ami, le veillait souvent toute la nuit. Il nous fallut prendre une infirmière à demeure. Mais notre pauvre Papa s'affaiblissait. Par deux fois il fut si mal qu'il reçut « l'extrême onction », sacrement réservé aux mourants.

Tout à coup se produisit le 10 mai 1941 un événement terrifiant : l'armée allemande soudain, lançait une énorme offensive : Ses chars traversaient la Belgique et arrivaient dans le nord de la France, en particulier en Lorraine. L'invasion était si brutale, si rapide, si violente, que ce fut l'affolement complet partout.

Maman aidée de Taty avait pendant tout l'hiver tenu la maison à bout de bras (magasin, élèves, soins de Papa). Elle décida de partir immédiatement, coûte que coûte, abandonnant tout. Le guerre de 14 qu'elle avait vécue jeune fille avait laissé dans les esprits la terreur des combats. Partout tout le monde fuyait affolé.

Ce fut donc dans une agitation extrême que l'on bourra la voiture, une belle Peugeot marron avec un grand coffre très long. On mit pèle mêle des draps, « un poste de TSF » énorme, un petit coffre contenant les bijoux et montres en or du magasin, les violons, la musique, une quantité de valises et de sacs, de la nourriture,...

Puis il fallut entrer là-dedans : Maman au volant, on fourra Taty à l'arrière, Yves sur la pile de draps, et moi par terre aux pieds de Taty. Un brave homme voisin, Monsieur Moello, vint prendre notre Papa dans son lit, le descendit dans ses bras jusqu'à la voiture où il le déposa comme un objet précieux. Il l'installa tout doucement sur le siège avant droit. Et on démarra ! Non sans avoir accroché sur le radiateur avant de la voiture, à l'extérieur donc, un pouf à roulettes sur lequel on asseyait parfois Papa pour qu'il puisse un peu bouger (pas de fauteuil roulant à l'époque).

Nous sortons de Commercy, vers n'importe où, mais en direction du Sud !

Or il fallait monter la « route de Void » une forte côte... si forte qu'au bout de 100 mètres le moteur s'essouffla... puis cala net !

Désespoir ! Quelqu'un (d'intelligent) émit l'idée que ... peut-être... le pouf à roulettes était responsable. En effet il était accroché (avec des ficelles) au radiateur d'aération du moteur.

Nous avons les larmes aux yeux en voyant rouler dans le fossé le petit pouf rond, symbole pour Papa... de l'illusion ... d'un tantinet d'indépendance.

Le soir nous arrivions à Chalon-sur-Saône. Un prêtre ami, l'abbé Duverne, nous accueillit à bras ouverts. Grand et fort il empoigna Papa ! Pour lui, il n'y avait pas d'hésitation : « quand tout va mal, il faut se resserrer en famille, votre famille est en Bretagne ; filez là-bas ! »

C'était de la folie : il fallait traverser la France d'est en ouest ... en remontant un peu vers le nord pour arriver à Landivisiau. Et en remontant vers le nord nous allions à la rencontre des blindés allemands.

Nous partons. Voyage harassant, angoissant... Pourtant la campagne est belle, Nous traversons l'Auvergne au milieu des champs de genets jaunes d'or. Le soir nous nous arrêtons dans les villages, chez des particuliers bien sûr, il n'y a plus la moindre place en hôtel. Il faut trouver quelqu'un qui transporte Papa et le dépose sur un matelas aléatoire... les réfugiés affluent de partout : on couche les petits enfants dans des tiroirs de commode. Nous dormons à quatre, Maman Taty Yves et moi serrés l'un contre l'autre tandis que Papa est posé sur un matelas par terre, dans une maison inconnue.

Nous roulons. Et voici qu'un petit événement providentiel va venir nous reconforter. Au milieu d'un tohu-bohu, d'un enchevêtrement de voitures, d'un désordre inextricable, nous entrons dans Poitiers. Le frère de papa « Tonton Auguste » (en réalité il s'appelle Jean, pourquoi l'a-t-on affublé de ce triste surnom ?), donc Tonton Auguste avait été mobilisé et mes parents avaient gardé son adresse : une caserne de Poitiers. Y était-il encore ? Qu'était-il devenu ?

Nous voilà à la porte de la caserne et nous demandons le militaire Auguste Quéré. Bonheur ! Il est là, toujours là, c'est incroyable. Alors, nous déjeunons avec lui dans une infâme gargote voisine de la caserne.

Nous avons toujours eu, Yves et moi, un peu peur de ce Tonton impressionnant et de sa grosse voix. Il posait des questions impertinentes du genre de celle-ci : « Thérèse doit-on dire 7 et 3 font t'onze ou 7 et 3 font z'onze ? ». Thérèse, verte de peur, mais sûre d'elle même lançait évidemment « 7 et 3 font t'onze ».

Ce jour là, fort heureusement, tout à la joie de retrouver son frère il « savoura » avec toute la famille un affreux repas de pommes de terre. Il n'y eut pas de question insidieuse !

Nous voici à nouveau sur la route. Mais soudain, que se passe-t-il ? Nous sommes seuls, absolument seuls, sur la voie de droite qui remonte vers le nord.

« Folie, Folie » nous crie-t-on des voitures que nous croisons : flot ininterrompu de gens en déroute qui transportent toute leur maison avec eux ; voitures surchargées incroyablement : un grand père attaché sur le toit, nous pensons avoir vu cela. Tous, en

nous croisant, pointent le doigt sur leur front, nous prenant pour des fous ! Évidemment, nous allons, tout seuls, à la rencontre de l'ennemi.

Ah ! Voici la Bretagne. Nous tournons vers l'ouest. Le sourire revient sur nos lèvres et nous arrivons chez notre chère grand Mère qui, sous sa coiffe, sent bon le beurre salé et les crêpes.

Quel paradis que cette maison, si gentille dans son jardin en bordure de la route nationale. Papa est somptueusement installé dans la grande chambre du devant. Il pourra se reposer ? Hélas non : trop secoué par la fatigue des jours précédents, il commence à cracher le sang : abcès au poumon. Le docteur arrive presque en même temps que le prêtre qui, pour la troisième fois, lui donne l'Extrême Onction.

Mais la Vierge veille. Elle surveille Papa.

Soudain Maman voit, par la fenêtre deux soldats français ... 2...visiblement ivres. Ils installent une mitrailleuse en face de la maison à quinze mètres de la chambre de Papa ! Maman sort en courant. Elle crie aux soldats : « que faites vous ? »

- « Hé ben, on va arrêter les Boches, ils arrivent »,
- « avec une mitrailleuse ? à deux ? Ah, non non non, pas sous la fenêtre de mon mari, il est trop malade ».

Il fallait être Maman, avec sa force de persuasion, pour déloger cette mitrailleuse avec ses deux acolytes titubant ... L'ensemble s'installa cinquante mètres plus haut.

C'est alors que Tante Alix accourut, affolée « Les Boches arrivent. J'emmène les enfants à la campagne tout de suite ». Et nous voilà, Yves et moi enfournés dans une voiture où se trouvent Jean et René, 11 ans et 9 ans, nos chers cousins enchantés par toute cette agitation, (enfin, la Vraie Vie ...).

Une heure plus tard, oh là là, nous arrivons dans une ferme, en pleine campagne et ... devinez quoi, miracle ... on nous installe dans un ... « lit clos », notre rêve de toujours : une armoire lit, avec une porte coulissante et des édredons de plumes. Pas de bonheur plus grand : enfermés tous les 4 là dedans, c'est la joie parfaite et le grand chahut ! Au réveil, nous apercevons notre grand Tante la fermière, si bonne avec son merveilleux accent breton, qui nous prépare des grandes tartines de beurre salé. Brusquement, le rêve s'évanouit : Voici qu'apparaît la voiture qui va nous ramener à Landivisiau. Il va falloir « traverser les lignes ennemies » et voir ces « sales Boches » dont on racontait qu'ils mangeaient les enfants. En effet, quelques kilomètres plus loin, horreur, les voici : Terreur, trois ou quatre camions kakis sont arrêtés au bord de la route. Tous les quatre nous disparaissions par terre, tassés dans le fond de la voiture, tout recroquevillés, les cœurs battant à tout rompre. La voiture ralentit. Le plus courageux de nous quatre entr'ouvre un

œil. Bigre ! Les « Boches » sont là, dans l'herbe. Ils mangent, ils rient, ils boivent du café, comme tout le monde.

Ça Alors !¹

Pas de mitraillette, pas de fusil, pas d'ogre ! Nous avançons lentement, il ne se passe rien, ils ont « rigolé ». Nous nous relevons, ébahis et finalement très fiers d'être passés à travers les lignes ennemies.

Alors commença une longue période de « cohabitation » avec les Allemands. Tandis que Papa, tout doucement, liquidait son abcès au poumon, aidé par un bon docteur et par la bonne ambiance que créait ma Grand Mère au beurre salé.

Juin, juillet, août. Nous allons chez Tante Alix jouer avec nos cousins. Je prenais des leçons de latin avec un prêtre merveilleux de douceur et de bonté, et des cours de math avec une demoiselle un tantinet pète-sec...

Nous levions Papa, nous l'installions quelquefois dans un fauteuil derrière la fenêtre. Grand Mère, Maman, Taty s'évertuaient à faire des bons petits plats (les Allemands n'avaient pas encore dévalisé nos garde manger). Yves et moi descendions souvent chez Tante Alix jouer avec nos cousins. Yves et René surtout pillaient la librairie de Tante Alix et s'installaient pour lire dans l'escalier du grenier !

Papa restait un grand malade : il ne pouvait pas tenir debout, il ne pouvait pas marcher. Il parlait avec difficulté. La myélite était toujours installée dans la moelle épinière.

Il était si sympa, si charmant notre Père, tout jeune avec ses 35 ans, toujours gai, accueillant, souriant, mais inquiet pour notre avenir : nous ne gagnions plus rien du tout, malgré deux ou trois montres et bagues sorties du coffre et vendues à de gentils amis de la famille.

Partout, autour de nous, les Allemands vainqueurs, glorieux.

Et Papa, Papa maigre, faible, paralysé.

Qui ? Je ne sais pas, nous parla un jour de « Notre Dame du Sacré Cœur » la Mère du Christ, la Vierge qu'il fallait prier très très fort sous ce beau titre. Pourquoi pas une neuvaine de Prière pour la supplier de supplier son Fils de guérir Papa !

1 « Ça alors ! » expression rendue célèbre dans la famille, par Yves, découvrant 60 ans plus tard, sous ses fenêtres, rue Laplace, une « chorale » venue bruyamment lui souhaiter son anniversaire. Le souffle coupé, il ne peut pas dire autre chose pendant 10 minutes et répète ce « ça alors » jusqu'à ce qu'il ait retrouvé sa respiration.

Alors, on s'y est tous mis, Tous ensemble avec confiance et recueillement.

Quelques jours après je faisais de la bicyclette dans le jardin, devant la maison. Papa était assis dans son fauteuil dans la salle à manger. Il faisait beau. La fenêtre était grande ouverte. Chic ! J'allais avoir 12 ans. On était en septembre.

Tout à coup j'entendis la voix éraillée de Papa : il criait ! « Je marche ! Je marche »

(je l'entendrai toute ma vie)

Je lâchais mon vélo, bondissais dans la salle à manger et découvris Papa, seul, debout, s'appuyant sur la table et en faisant le tour !

Effarée, je sortis, grimpai sur mon vélo, descendis comme une folle la route qui menait chez Tante Alix où était Maman et hurlai en entrant :

« Papa marche ! Papa marche ! »

C'était, ce jour là, le 8 septembre, Fête de la Vierge, Fête de la Nativité et c'était le neuvième jour de notre neuvaine à Notre Dame du Sacré Cœur.



Maison de Landi : petits enfants et grands parents (avant 1939)



Petits marins à la grève



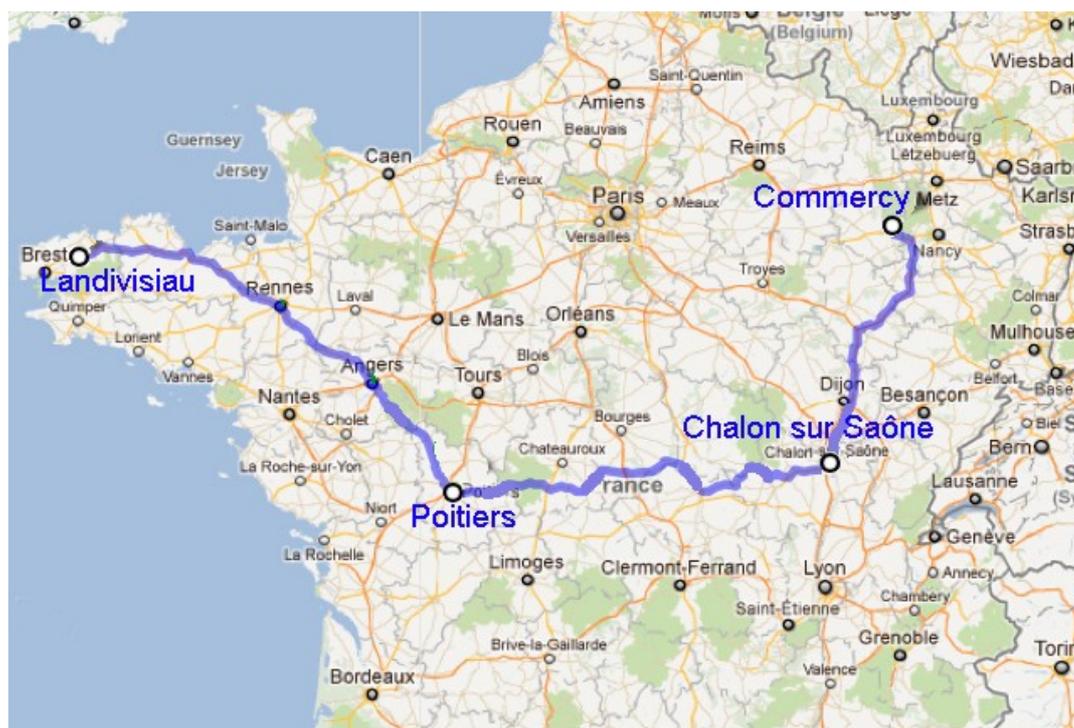
Tante Alix, Papa
et la Grand Mère au beurre salé

Quelques notes

Les personnes



Le trajet



De Commercy à Landivisiau trajet approximatif, environ 1200 km

Les lieux

Les photos suivantes ont été prises 70 ans après.

la route descendue en vélo par Thézy pour prévenir Tante Alix (vue depuis le bas).



La maison de Grand Mère,

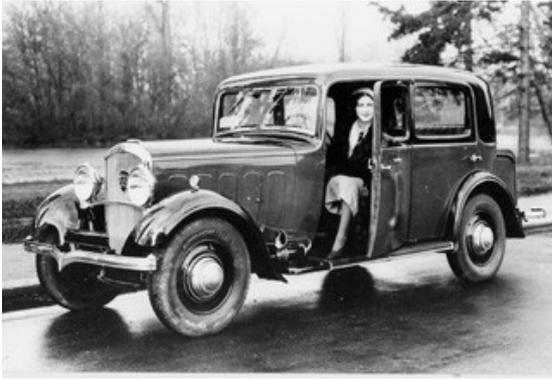
on voit le perron et on devine le jardin ... avec maintenant un palmier !



La maison de Tante Alix est encore une « papeterie tabac maroquinerie ».



Le véhicule



Il est difficile de retrouver une image d'une auto semblable à celle de l'expédition. Il s'agissait d'une Peugeot 301 carrossée en 601, c'est à dire une voiture peu puissante largement alourdie par sa carapace et par sa queue ondulée style dinosaure qui cachait un grand coffre impraticable. Les images ci-dessus (une 301 à droite et une 601 à gauche) sont ressemblantes pour l'avant seulement.

Cette incroyable auto, peu mobile, aux innombrables pannes a été néanmoins ramenée à Commercy et a survécu jusqu'en fin 1951. Papa a alors commandé, en surprise, une toute nouvelle Simca Aronde, une des première produites. Elle arriva secrètement un jour de janvier 1952 et nous partîmes l'essayer route de Ligny dans la neige fraîche (photo). Alain, 8 ans, était ébahi. Cette voiture s'illustra quelques années plus tard (été 1955 ?) sur la « Gross Glockner Hochalpen Strasse » par une panne funeste. Finalement, par une sorte de miracle, Papa a réussi a trouver un garagiste, de nuit, dans la montagne, tandis que Maman, ayant perdu de vue mari et auto, imaginait les deux broyés dans un effrayant précipice et parcourait la montagne, dans le noir, en appelant « Paulic, Paulic ! ».

Alain

